

## Le roi Arviragus et la vision britannique de l'invasion romaine\*

Jürgen Zeidler

Mesdames, Messieurs,

Permettez-moi de vous remercier très sincèrement de me permettre de donner une conférence à l'occasion de ce rencontre de la Société Belge d'Études Celtiques. Je remercie particulièrement Claude Sterckx de m'avoir invité. L'année dernière, quand nous nous sommes rencontrés pour la première fois, il a manifesté son intérêt pour mes études sur Arviragus. Or, pour être sincère, le manuscrit était à l'époque quelque part dans un tiroir et je l'avais complètement oublié. Mais grâce à Claude, je m'ai penché à nouveau sur ce thème et j'espère qu'il en résultera un petit livre l'année prochaine. Vous êtes tous invités à poser des questions, apporter des précisions ou critiquer mon raisonnement.

Dans l'antiquité, Juvénal, environ 60–140 après Jésus-Christ, est le seul auteur qui mentionne, dans sa quatrième satire (4.123–129), un roi britannique indépendant du nom d'Arviragus sous l'empereur « Néron » – en réalité sous Domitien –, 81–96 après Jésus-Christ. Selon le poète, Arviragus s'était mis à résister à la puissance militaire de Rome. En conséquence, son royaume fut rayé de la carte (ed. Clausen <sup>2</sup>1992, Oxford).

*Non cedit Veiento, sed ut fanaticus oestro  
percussus, Bellona, tuo diuinat et « ingens  
omen habes » inquit « magni clarique triumphi.  
regem aliquem capies, aut de temone Britanno  
excidet Aruiragus. peregrina est belua : cernis  
erectas in terga sudes? » hoc defuit unum  
Fabricio, patriam ut rhombi memoraret et annos.*

« Véienton ne lui cède en rien : tel que le fanatique frappé de ta divine fureur, ô Bellone, il pronostique : Vous avez là le présage certain d'un grand et mémorable triomphe ; un roi sera votre captif, *ou bien Arviragus va tomber de son char britannique* : le monstre est étranger; vous voyez de quels dards son dos est hérissé! » Il ne manqua à Fabricius Véienton que d'articuler l'âge et la patrie du turbot » (trad. Nisard 1869: 218 sq.).

---

\* Texte d'une conférence donnée à l'occasion des *Vingt-troisièmes journées belges d'études celtologiques et comparatives: Moments et lieux significatifs*, à l'Institut des Hautes Études de Belgique, Bruxelles, le 6 février 2010. © J. Zeidler, 2010

Juvénal décrit une situation réelle, un conseil de la couronne, et les personnages sont également réels, tel que Véienton. Nous pouvons même dater l'événement, car l'auteur poursuit son récit:

« On se lève, la séance est finie : on fait sortir ces grands que le sublime chef avait traînés dans sa citadelle d'Albe, tout interdits et forcés d'accourir, comme s'il se fût agi des Chattes et des farouches Sicambres, comme si, des quatre points du globe, des courriers plus rapides que l'éclair eussent apporté de sinistres dépêches. »

Les historiens modernes croient que cette situation pourrait avoir lieu en automne 82 ou au printemps 83 (Braunert 1980: 322–327).

Les commentateurs modernes doutent pour la plupart de l'existence réelle de ce roi et estiment que Juvénal l'a inventé pour ridiculiser l'empereur détesté. Selon Ernest Courtney entre autres, « Arviragus est choisi par Juvénal simplement comme un nom d'assonance celtique (*as a Celtic-sounding name*) » (Courtney 1980: 224 sq.). La position contraire fut avancée par l'éminent Sir Ronald Syme (1984: 1127), qui pense que Juvénal a fait dériver le nom du roi d'un livre perdu de Tacite.

D'autre part, le nom n'est pas typiquement « celtique », bien que son radical se trouve, quoique rarement, dans les formes Arvirius ou Arverius en Grande-Bretagne. Dans les illustrations plus bas, vous avez sous les yeux des exemples de marques de fabrique de tuiles provenant du comté de Gloucestershire en Grande-Bretagne, au premier ou second siècle après Jésus-Christ. Le nom a la forme ARVERI, au génitif. Les voyelles *e* et *i* sont interchangeable couramment avant le *r*. Le seul autre document à porter ce nom est une inscription découverte en Espagne : un cippe à Bobadilla (Málaga, II<sup>e</sup> siècle) : « Dédié à Gaius Sempronius Gallus Pulverinus (par) Arverus, fils de Niger ». Arverus est certainement un nom de tradition celtique. Quant à Niger, ce nom a, lui aussi, été probablement traduit, car il fait penser au celtique *dubno-* 'noir' (DLG 151–153). De tels exemples ont été rassemblés et étudiés par Michel Christol (chez NICR 31) et Bernard Rémy (ibid.: 105). Mis à part l'inscription de Bobadilla, nul autre nom ayant une forme similaire n'est attesté dans l'Antiquité.



C(aio) · SEMPRONIO  
GAL(lo) · PVLVERINO  
ARVERO · NIGRI · F(ilio)  
DAT(um)

Marques de fabrique de tuiles, Gloucestershire (Mc Whirr & Viner 1978: 365)  
et Cippe de Bobadilla, Málaga, II<sup>e</sup> siècle (EE IX 92 no. 247)

C'est la raison pour laquelle l'argument d'Ernest Courtney ne convainc guère. *Arviragus* n'est pas un nom typiquement celtique comme c'est le cas de *Cingetorix* avec le consonne  $\chi$  et d'*Aθθedomaros* avec le *Tau Gallicum*. D'autre part, le nom d'Arviragus ne se conforme pas à la métrique latine. Juvénal doit employer un choriambe – ◡ ◡ – bien qu'Arviragus possède en réalité la structure – ◡ – × . Quoi qu'il en soit de l'étymologie de ce nom, *ar(e)-vir-āgos* 'dont le combat est avant les hommes', comme protagoniste (\**āgos*, v.irl. *ág*, Schmidt 1957: 134) ou *ar(e)-vir-ākos* 'appartient à un homme prééminent ou un protagoniste'. La différence de sens est donc minimale.

Par conséquent, ces arguments s'opposent à la thèse d'un nom inventé par Juvénal. Il est plus probable que le poète se réfère à un personnage réel ayant vécu à la fin du premier siècle après Jésus-Christ quelque part en Grande-Bretagne. Sous l'angle de la philologie et de l'histoire classique, ce sera tout ce que l'on peut dire d'Arviragus. Ma conférence pourrait donc être terminée.

Cependant la tradition celtique de la Grande-Bretagne met à notre disposition des indices supplémentaires. Dans ce pays, le nom d'Arviragus est clairement mentionné dans l'œuvre de Geoffroy de Monmouth, *Historia Regum Britanniae*, « L'histoire des rois de la Bretagne », en 12 livres (Mathey-Maille 2004, Reeve 2007, éd. Wright 1984; 1988 etc.). Selon l'auteur, il s'agit de la copie d'un original écrit en « britannique », c'est-à-dire en vieux breton ou gallois, et emporté en Angleterre par le Normand Gautier, archidiacre d'Oxford. *L'Histoire*, publiée entre 1136 et 1138, fut sans doute le plus gros succès historiographique médiéval, comme le montrent les presque 220 manuscrits rédigés entre 1138 et le XV<sup>e</sup> siècle (Crick 1989).

Une des clés de cette œuvre est sans doute la tentative de conférer une légitimité politique à la dynastie normande dans le passé de l'ancienne Bretagne (Leckie 1981). Dès que *L'Histoire* se mit à circuler, de sérieux doutes surgirent quant à l'existence de la source en langue britannique, sur laquelle prétendait s'appuyer Geoffroy. Ce problème n'est pas encore résolu à l'heure actuelle.

Dans le quatrième livre, nous pouvons lire un rapport relativement long sur le roi britannique aux chapitres 12–16. Je me limiterai à vous en donner le résumé concis par Laurence Mathey-Maille:

« Cunobelinus, le roi britannique, avait deux fils, Guiderius et Arviragus. À l'issue d'un règne de dix ans, Cunobelinus confie le gouvernement du royaume à son fils aîné Guiderius, qui refuse l'autorité de Rome et le paiement du tribut. S'ensuit une

guerre avec l'empereur Claude, au cours de laquelle Guiderius est tué. Son frère, Arviragus, prend ses armes et sa place, ravive l'ardeur des Bretons qui finissent par mettre les Romains en déroute. Lors du siège de la ville de Winchester, où Arviragus s'est réfugié, Claude envoie des messagers pour proposer la paix : il lui promet sa fille s'il reconnaît l'autorité romaine. Les Anciens conseillent à Arviragus d'accepter car il n'y a « rien d'humiliant pour lui de se soumettre aux Romains puisqu'ils étaient les maîtres de l'univers ». Claude envoie chercher sa fille Genvissa à Rome et avec Arviragus soumet les Orcades. Le roi des Bretons épouse la fille de l'empereur, dont la beauté, selon la légende, force son admiration. Une cité est construite en souvenir des noces, son nom est Kaerglou (en l'honneur de Claude), aujourd'hui Gloucester. Claude retourne à Rome et confie le gouvernement des îles à Arviragus. Geoffroy de Monmouth précise qu'à cette époque « l'apôtre Pierre fondait l'Église d'Antioche, puis venait à Rome comme évêque ». Arviragus fait preuve de sagesse et de loyauté, il rebâtit les villes et places fortes et fait régner une « justice rigoureuse ». Puis il refuse la sujétion à Rome. L'empereur Claude envoie Vespasien pour rétablir l'ordre, mais Arviragus l'empêche de débarquer à Richborough. Vespasien reprend la mer et débarque plus loin et se rend à Kaerpenhuelgoit (Exeter) qu'il assiège. Arviragus arrive après sept jours de siège et engage le combat. La bataille est sans vainqueur. La reine Genvissa intervient et c'est la réconciliation. Vespasien retourne à Rome et Arviragus reste en Bretagne où il règne sagement, respectant le Sénat romain. Il confirme des lois et en promulgue de nouvelles ; il récompense les méritants. Sa réputation s'étend dans toute l'Europe, estimé et craint des Romains. Il est enterré à Gloucester dans un temple dédié à Claude. » (tradition et commentaire par Mathey-Maille 2004). C'est peut-être le temple de Claude à Camulodunum-Colchester.

L'*Histoire* est transmise en quelques variantes. On distingue la Première variante ou *Variant Version* et la deuxième variante. David N. Dumville (1983) a introduit une troisième version, qui est pourtant compté parmi la première par Julia Crick.

Dans ce qui suit, nous devons répondre à la question principale : De quel endroit viennent ces informations détaillés? Est-ce que tout cela est fictif?

Dès le XIII<sup>e</sup> siècle, l'*Histoire* de Geoffroy était bien connu au Pays de Galles, et a été traduit un certain nombre de fois en gallois. Brynley F. Roberts (1984: xxiv–xxxix) distingue six versions galloises différentes. Ce sont les versions des MSS Peniarth 44 (version incomplète), Dingestow et Llanstephan 1 du XIII<sup>e</sup> siècle, Cotton Cleopatra et Peniarth 21 du XIV<sup>e</sup> siècle, enfin la version de *Brut Tysilio*, vers 1500, qui a été influencée par les deux autres (P44, CC, *Brut Dingestow* ed. Lewis 1942). Toutes les

versions galloises montrent des addenda, provenant de la Première Variante de l'*Historie*, de la traduction en vers du moine Normand Wace (ca. 1155, ed. Arnold 1938/40), de l'Anglo-Saxon Layamon (ca. 1185/1216, ed. Barron & Weinberg 1995), et du conte gallois sur *Lludd a Llefelys* (XII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle, ed. Roberts 1975).

Le plus souvent, les versions galloises emploient les mêmes formes de noms propres, tels Geoffroy p.ex., Vaspasianus, mais il y a d'exceptions. Le nom de César, entre autres, est « Ulkassar », dont l'élément *Ul* est la forme galloise du nom *Julius*, conformément aux règles phonétiques : *Iūl-ius* est devenu *Ul* [ɣl]. Des cas similaires sont les versions galloises *Macsen* de *Maxentius* latin et *Edeirnaun* d'*Eterniānus*. Il est donc clair qu'il existait, jusqu'au Moyen Âge, une tradition vivante des noms provenant de l'Antiquité classique (cf. en général Roberts 1973; LHB 116–170).

Dans toutes les traductions galloises, le nom Arviragus est remplacé par *Gweirydd*. À première vue, il n'y a aucun rapport entre les deux formes. Cependant, si l'on suit l'évolution linguistique, nous constatons que la première syllabe *ar-*, devenu *er-*, pouvait être confondue avec l'article *ir-* [ər] en vieux-gallois (Falileyev 2008: 61). Cet article est parfois employé en vieux et en moyen gallois avec des noms propres, p.ex. au vocatif (GMW 25 § 28c). Mis à part la première syllabe, la forme *Gweirydd* peut remonter à *[Ar-]Verius* : la terminaison *-ius*, ou *-ios/-ijos* en britannique, devient régulièrement *-ydd* en gallois. Devant une syllabe qui contient le *j*, la voyelle *e* devient *ei*, comme le deuxième *e* dans *Eterniānus* qui donne *ei* : *Edeirnaun*. Souvent les dérives d'appartenance en *-ākos* et *-ios* se trouvent l'une à côté de l'autre comme p.ex. *Cat-acus* : *Cat-ius* (*catu-* 'combat'), *Dubn-acus* : *Dubn-ius* (*dubno-* 'noir, profond'), *Nert-acus* : *Nert-ius* (*nert-* 'force') etc.

Il semble donc que les formes *Arvirākos* : *Arviri(i)os* soient simplement des variantes du même nom. Ce résultat est très intéressant, car il indique que la tradition galloise a pu conserver un autre nom authentique du I<sup>er</sup> siècle. Sir Geoffrey Ashe (1982: 90) a signalé depuis fort longtemps la survie du nom de *Tasciovanus*, père de Cunobelinus mentionné ci-dessus, dans la forme en vieux-gallois *Teu(h)uant*, qui a été mal orthographiée en *Tenvant(ius)* par Geoffroy. Les consonnes *u* et *n* se ressemblent fortement dans l'écriture insulaire: **Ɱ** *n* : **Ɀ** *u*. La tradition classique ne connaît pas ce nom, et les inscriptions sur les monnaies sont la seule preuve.

Le *Gweirydd* des traductions galloises a souvent un surnom, *adar wenyddiawc* '(ayant) des servants d'oiseaux', selon John Rhys et Peter C. Bartrum (1993: 309). Le

sens de cette phrase devient compréhensible, si l'on jette un coup d'œil sur la poésie en vieux-gallois, tel le *Gododdin*, une collection d'élegies héroïques remontant partiellement au VI<sup>e</sup> siècle (Koch 1997). Dans un poème dédié à Gwawddur, on lit « il donnerait à manger aux corbeaux noirs sur le rempart de la forteresse, bien qu'il n'ait été aucun Arthur » (*Gochore brein du ar uur / caer ceni bei ef arthur*). La forme poétique (Zimmer 2006: 67) et l'idée qui se cache là-dedans indiquent probablement la survivance d'une ancienne notion. La même idée est mentionnée par Silius Italicus, un poète romain du I<sup>er</sup> siècle après Jésus-Christ (*Punica* III 340–343, éd. Spaltenstein 1986): « Les Celtibériens venaient à leur suite. Jaloux de périr dans le combat, ils regardent comme un crime de brûler le corps de ceux qui meurent ainsi. Ils pensent que leurs âmes retournent au ciel vers les dieux, si leurs cadavres sont déchirés par le vautour avide » (Nisard 1862: 254). Le passage évoque les conceptions religieuses des peuples Iraniens, avec lesquelles les peuples celtiques ont bien d'autres notions en commun.

Dans le conte *Culhwch et Olwen*, le plus ancien récit arthurien, rédigé au XI<sup>e</sup> siècle, on retrouve le même épithète dans un long catalogue de guerriers et d'escorte. Parmi eux, quatre personnages du nom de Gweir sont nommés, tous des oncles d'Arthur : Gweir fils de Kadellin de front d'argent (*tal aryant*), Gweir de valeur destructrice (*gwrhyd enwir*), Gweir de javelot blanc (*gwyn paladyr*), et Gweir *datharwenidawc* (éd. Bromwich & Evans 1992: 96 sq.). Il n'est pas difficile d'y reconnaître l'épithète *adar weinyddiawc*. On peut même deviner comment cette graphie s'est formée. Admettons que le nom ait été écrit sans intervalle entre les mots : *gueiridatarwenidawc* – correctement coupé il serait *Gueirid atar wenidawc*. Il est alors possible de détacher les mots de manière différente, *Gueir i datar wenidawc*, et, en remplaçant de façon erronée le *t* moyen, prononcé [d], par *th* [θ] (au lieu du *d* correct) et en omettant l'« article » *i(r)*, moyen-gallois *y*, on obtient le résultat du *Culhwch et Olwen*. La version de *Brut Dingestow*, 55 (éd. Lewis 1942) a la meilleure forme de l'épithète, *Gueiryd Adar Wenidyawc*.

Dans le même passage du *Culhwch et Olwen*, nous apprenons également que Gweir est un descendant d'Amlawdd Wledig, roi du Sud-Ouest de l'Île de Bretagne, l'ancien Dumnonia ou Kernyw en gallois, aujourd'hui le territoire de Cornwall jusqu'à l'île de Wight. Nous avons justement appris que Gweirydd est considéré comme un oncle d'Arthur. Or, cette famille compte parmi ses membres aussi le héros Culhwch et Saint Illtud. La fin de cette même liste énumère les femmes « portant des torques d'or » de l'Île de Bretagne. L'une d'elles est Tangwen, fille de Gweir *Adar Wenidyawc* (*athang-*

*wen m[erch] weirdatharwenidavc*). Son nom peut être traduit en « paix (*tang*) brillante (*gwen* fem.) ». Ce nom fait penser, donc, au mariage d'Arviragus avec Genuissa chez Geoffroy.

Il est alors vraisemblable que la forme Gweir n'est qu'une variante de Gweirydd. Peut-être, les quatre personnages portant ce nom ne formaient à l'origine qu'un seul et même personnage. Nous le rencontrons aussi à quelques reprises dans les *Triades de l'Île de Bretagne (Trioedd Ynys Prydein)*, un moyen mnémotechnique pour les poètes, édité par Rachel Bromwich (2006). La plus importante des cetttes triades est la 19:

*Tri Galouyd Enys Prydein:*  
*Greidyawl Galouyd mab E(n)vael Adrann,*  
*a Gueir Gwrhytvavr,*  
*a Drystan mab Tallwch*

« Trois asservisseurs d'ennemis de l'Île de Bretagne: Greidiawl asservisseur d'ennemis, fils d'Enfael Adrann, et Gweir de grande valeur, et Drystan fils de Tallwch. »

Du premier d'entre eux, nous ne savons pas grand-chose. Mais Drystan fils de Tallwch (ou Talorcan) est le fameux roi des Pictes des romans de Tristan, qui a vaincu le méchant dragon, le Morholt. De par cette connexion, nous entrons dans le domaine de la mythologie. Je voudrais vous indiquer à ce sujet les œuvres de Jean-Marc Pastré (1993; 1994). Cependant, nous ne pouvons pas approfondir la question maintenant.

Une autre triade, no. 72, mentionne trois hommes opiniâtres : Eiddilig le nain, et Gweir de grande valeur, et Drystan. Mais nous ne pouvons pas gagner beaucoup d'informations sur cette triade.

Gweir de grande valeur est encore attesté dans une liste de l'escorte du roi Arthur, dans la romance *Geraint fils d'Erbin* (R.M. Jones 1960), à côté des guerriers du Sud-Ouest de la Grande-Bretagne. De plus, son surnom est mentionné une fois à l'époque du haut Moyen-Âge, dans les œuvres des poètes des Princes du Pays de Galles, chez Llywarch ap Llywelyn, appelé *Prydydd y Moch*, « le Poète des cochons » (XII<sup>e</sup> siècle, E.M. Jones 1994) : « Servant d'oiseaux, portant un diadème, prince vaillant » (*Adar weinidavc caeavc kynran drud*). Par la suite, Arviragus se trouve dans les œuvres de Robert Wace (XII<sup>e</sup> siècle), Layamon et Matthieu Paris (XIII<sup>e</sup> siècle). Une description détaillée est contenue dans *Franklin's Tale* de Geoffroy Chaucer (XIV<sup>e</sup> siècle, Kolve & Olson 2005; Crépin et al. 2010).

D'après les approches précédentes, il est apparu que la mention d'Arviragus chez Juvénal n'est pas la seule concernant cette personne. Bien que ce nom ne soit pas « typiquement celtique », il existe, même s'il est rare, dans l'onomastique de Grande Bretagne et d'Espagne. D'autre part, nous avons montré que le roi britannique est vraisemblablement attesté dans la tradition galloise sous la forme Gweirydd (dérivé d'Arverius). Nous avons enfin vu que quelques détails sur sa personne et sa famille peuvent être rassemblés. Tentons maintenant de reconstituer l'évolution de cette tradition pratiquement perdue.

Il est bien connu qu'au premier siècle après Jésus-Christ, vers 60 et 80, des roitelets dépendants de Rome régnaient encore en Grande Bretagne. Leur pouvoir s'exerçait « par la grâce de Rome » qui les a souvent destitués ou remplacés par des personnes plus dociles. L'inscription sur l'arc de triomphe de l'empereur Claude, édifié 46/47, mentionne onze rois britanniques vaincus, dont quelques uns en ont conservé leur rang social sous l'empire romain (Barrett 1991). Un bon exemple est Tiberius Claudius Togidubnus (Tomlin 1997; Barrett 1979) qui a joué un rôle important dans la réorganisation du Sud de la Grande Bretagne. Prasutagus (des Iceni) et Cartimandua (des Brigantes) sont d'autres roitelets. Quant à la tribu des Dobunni dans le Sud-Ouest, qui fit une paix avec les Romains, selon Dion Cassius (LX 20), elle avait des roitelets inconnus. Geoffrey Ashe (1982: 84) a parlé d'un « *Somerset rebel* », et la tradition galloise a peut-être conservé une trace d'une telle tradition.

Durant l'époque romaine et peu après, la tradition poétique était purement orale. Des tablettes de défixion, des dédicaces et des épitaphes sont les seuls témoins écrits de cette époque. Nous voyons dans le *Gododdin* du VI<sup>e</sup> siècle, à quoi pouvait ressembler la tradition orale à la période de transition à la langue écrite. En premier lieu, elle était héroïque et martiale. Les poètes composaient des panégyriques et des élégies, comme les autres traditions celtiques le montrent. À cette époque, nous imaginons aisément un poème ou une narration sur Arviragus évoquant sa vaillance (*gwrytfawr*), sa bravoure et sa ténacité comme guerrier (cf. *adar weinyddiawc*) contre des ennemis extérieurs. L'exemple de Drystan présente déjà l'entrée de ces « ennemis » dans la sphère mythologique. En plus, pour un poème héroïque le lignage et les descendants étaient aussi importants. Nous connaissons son ancêtre – soit réel, soit fictif – Amlawdd (voir plus haut), sa fille Tangwen (dans le *Culhwch et Olwen*) et son fils Meiric (chez Geoffroy).

À une période plus récente, qui demeure cependant inconnue (entre le VI<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> siècle), le roi historique a été peu à peu confondu avec un personnage mythologique, appelé Gweir comme lui. Cette figure est peut-être aussi appelée Gwri, qui est un autre nom de Pryderi, héros des contes des *Mabinogi*. Il ne devait s'agir, au début, que d'une coïncidence (partielle) des noms, mais ce parallèle a déterminé l'évolution suivante. Dans le récit de Geoffroy, l'empereur Claude a été identifié avec le gallois Cloyw ou Gloyw Wallt Lydan (de cheveux « étendus »). Ce Gloyw était le père de Cigfa, épouse de Pryderi-Gwri. Cet autre parallélisme encourage donc à son identification. Sur ce point du développement, le thème du mariage avec une femme étrangère a été introduit. Cependant, nous soupçonnons que cette part de tradition ne soit pas d'origine.

À l'époque du haut Moyen-Âge, après Geoffroy, le conte devint très populaire et stimula la composition de poèmes nouveaux, sous la forme des « lais bretons » comme le *Franklin's Tale* par Chaucer. Le héros britannique devient un chevalier cherchant des aventures à l'étranger, alors que sa femme demeure chez elle en lui restant fidèle, malgré les avances faites par d'autres chevaliers.

En conclusion, la confrontation des témoignages relatifs à Gweirydd révèle l'image d'une tradition riche et complexe, comprenant aussi bien des idées mythologiques que des faits historiques, lesquels ne sont pas faciles à distinguer. Cette tradition montre également que les Britanniques avaient une idée propre de leur histoire. L'invasion romaine était perçue par les habitants comme une offensive irrésistible. Néanmoins, ces habitants avaient l'impression d'avoir farouchement résister à la puissance romaine, et partiellement avec succès. Leurs royaumes étaient désormais entre les mains de roitelets-héros tel qu'Arviragus. Si l'on en croit Geoffroy, les Britanniques croyaient que les Romains n'étaient vainqueurs qu'en se servant de ruses. En effet, notre historien raconte qu'un certain Laelius Hamo, l'un des généraux romains, s'était déguisé en guerrier britannique et s'était acharné contre les ennemis pour trouver le moyen d'approcher leur roi, Guiderius. Après y être parvenu, il le tua. Arviragus, qui vit tout cela, endossa l'armure de Guiderius et continua de batailler, et il l'a mené à bien, pour le moins aux yeux des Britanniques.

Merci de votre attention !

## Bibliographie

- ARNOLD, I., (éd.), 1938/40: *Wace. Roman de Brut*, 2 tomes, Paris.
- ASHE, G., 1982: *Avalonian quest*, London.
- BARRETT, A.A., 1979: 'The Career of Tiberius Claudius Cogidubnus', dans: *Britannia* 10: 227–242.
- , 1991: 'Claudius' British victory arch in Rome', dans: *Britannia* 22: 1–19.
- BARRON, W.R.J., & S.C. WEINBERG, (éds.), 1995: *Laȝamon's Brut or Hystoria Brutonum*, London.
- BARTRUM, P.C., 1993: *A Welsh classical dictionary. People in history and legend up to about A.D. 1000*, Cardiff.
- BRAUNERT, H. 1980: « Zum Chattenkrieg Domitians », dans: K. Telschow & M. Zahrut (éd.), *Politik, Recht und Gesellschaft in der griechisch-römischen Antike. Gesammelte Aufsätze und Reden*, Stuttgart: 322–327.
- BROMWICH, R., 2006: *Trioedd Ynys Prydein. The triads of the Island of Britain. Edited with an introduction, translation and commentary*, (III<sup>e</sup> éd.), Cardiff.
- BROMWICH, R., & D. SIMON EVANS, (éds.), 1992: *Culhwch and Olwen. An edition and study of the oldest Arthurian tale*, Cardiff.
- CLAUSEN, W.V., (éd.). 1992: *A. Persi Flacci et D. Iuni Iuuenalis Saturae*, (II<sup>e</sup> éd.), Oxford.
- COURTNEY, E., 1980: *A commentary on the Satires of Juvenal*, London.
- CRÉPIN, A., J.-J. BLANCHOT, F. BOURGNE, G. BOURQUIN, D. BREWER, H. DAUBY, J. DOR, E. POULLE, J.I. WIMSATT, avec A. WÉRY, 2010: *Les Contes de Canterbury et autres œuvres*, Paris.
- CRICK, J.C., 1989: *The Historia Regum Britanniae of Geoffrey of Monmouth*, tome 3: *A summary catalogue of the manuscripts*, Cambridge.
- DLG = X. Delamarre, *Dictionnaire de la langue gauloise*, (II<sup>e</sup> éd.), Paris 2003.
- DUMVILLE, D.N., 1983: 'Update: the manuscripts of Geoffrey of Monmouth's *Historia Regum Britanniae*', dans: *Arthurian Literature* 3: 113–128.
- EE = *Ephemeris Epigraphica. Corporis Inscriptionum Latinarum Supplementum*, 9 tomes, Berlin 1872–1913.
- FALILEYEV, A.I., 2008. *Le vieux-gallois, en collaboration avec H.L.C. Tristram et Y. Le Berre*, Potsdam. (Version mise à jour de *Древневаллийский язык*, Moscou 2002).
- GMW = D. Simon Evans, *A grammar of Middle Welsh*, Dublin 1994 (= 1964).
- JONES, E.M., (éd.), 1994: *Gwaith Llywarch ap Llewelyn*, Cardiff.
- JONES, R.M., (éd.), 1960: *Y tair rhamant*, Aberystwyth.
- KOCH, J.T., 1997: *The Gododdin of Aneirin. Text and context from dark-age North Britain*. Cardiff.
- KOLVE, V.A., & G. OLSON, (éds.), 2005: *The Canterbury Tales. Fifteen tales and The General Prologue*, New York & London.
- LECKIE JR., R.W., 1981. *The passage of dominion. Geoffrey of Monmouth and the periodization of insular history in the 12th century*, Toronto.
- LEWIS, H., 1942: *Brut Dingestow*, Cardiff.

- LHB = J.S.P. Tatlock, The legendary history of Britain. Geoffrey of Monmouth's *Historia regum Britanniae* and its early vernacular versions, Berkeley 1950 (= New York 1974).
- MATHEY-MAILLE, L. (trad.), 2004. Geoffrey de Monmouth. Histoire des rois de Bretagne, Paris.
- MC WHIRR, A.D. & D.J. VINER, 1978: 'The production and distribution of tiles in Roman Britain with particular reference to the Cirencester region', *Britannia* 9: 357–377.
- NICR = DONDIN-PAYRE, M. & M.-Th. RAEPSAET-CHARLIER, (éd.), 2001: Noms, identités culturelles et romanisation sous le Haut-Empire, Bruxelles.
- NISARD, D., (éd.). 1862: Lucain, Silius Italicus, Claudien. Œuvres complètes. Avec la traduction en français, Paris.
- , 1869: Œuvres complètes d'Horace, de Juvénal, de Perse, de Sulpicia, de Turnus, de Catulle, de Propertius, de Gallus et Maximien, de Tibulle, de Phèdre et de Syrus. Avec la traduction en français, Paris.
- PASTRÉ, J.-M., 1993: 'Tristan tueur de dragon: la survivance médiévale d'un mythe indo-européen d'initiation', dans: *Tristan-Studien. Die Tristan-Rezeption in den europäischen Literaturen des Mittelalters*, Greifswald: 99–107.
- , 1994: 'Trita, Bōdhvar et Tristan: le tueur de dragon et les images du triple', dans: *Le dragon dans la culture médiévale*, Greifswald: 57–64.
- REEVE, M.D., 2007. Geoffrey of Monmouth. The History of the Kings of Britain. An edition and translation of *De gestis Britonum (Historia Regum Britanniae)*, *Arthurian Studies* 69, Woodbridge.
- ROBERTS, B.F., 1973: 'The treatment of personal names in the early Welsh versions of *Historia Regum Britanniae*', dans: *Bulletin of the Board of Celtic Studies* 25: 274–290.
- , 1975. *Cyfranc Lludd a Llefelys*, Dublin.
- , 1984: *Brut y brenhinedd. Llanstephan MS. 1 version*, Dublin.
- SCHMIDT, K.H., 1957: 'Die Komposition in gallischen Personennamen', dans: *Zeitschrift für celtische Philologie* 26: 33–301.
- SPALTENSTEIN, F., 1986. *Commentaire des Punica de Silius Italicus (livres 1 à 8)*, Genève.
- SYME, R., 1984: 'The *patria* of Juvenal', dans: A.R. Birley (éd.), *Roman Papers III*, Oxford: 1120–1134 (= *Classical Philology* 74 [1979]: 1–15).
- TOMLIN, R.S.O., 1997: 'Reading a 1st-century Roman gold signet ring from Fishbourne', dans: *Sussex Archaeological Collections* 135: 127–130.
- WRIGHT, N., 1984: *The Historia Regum Britannie of Geoffrey of Monmouth, tome 1: A single-manuscript edition from Bern*, Burgerbibliothek, MS. 568, Cambridge.
- , 1988: *The Historia Regum Britannie of Geoffrey of Monmouth, tome 2: The first variant version. A critical edition*, Cambridge.
- ZIMMER, S., 2006: *Die keltischen Wurzeln der Artussage. Mit einer vollständigen Übersetzung der ältesten Artuserzählung « Culhwch und Olwen »*, Heidelberg.